

Lawrence Elliott

## ILS DOUBLENT LA VOIX DES GRANDS

*Le métier d'interprète des conférences internationales  
exige un esprit rapide et des nerfs d'acier*

suivent actuellement les cours d'une vingtaine d'écoles d'interprètes reconnues en Europe et aux États-Unis.

La première de ces écoles, fondée à Mannheim en 1930, fut, trois ans plus tard, transférée à l'Université de Heidelberg. En 1942, une autre était créée à l'Université de Genève avec 20 étudiants travaillant en quatre langues. Aujourd'hui, elle compte 630 élèves, et 75 professeurs y enseignent en 14 langues. De toutes les écoles, quatre seulement sont reconnues par l'AIIIC (Association internationale des interprètes de conférences) : celle de Genève, celle de Heidelberg et deux des écoles de Paris.\*

Aucune d'entre elles n'enseigne les langues. Pour y être admis, il faut avoir un diplôme de bachelier et posséder au moins deux langues étrangères aussi bien que sa langue maternelle. Le candidat doit aussi être doué d'une intelligence aiguë, de réflexes ultra-rapides et allier à la placidité de la vache la vigueur du taureau. Les études s'étendent sur deux à quatre ans et sont très dures; outre l'art de la traduction simultanée et de la traduction consécutive (que l'interprète donne d'un discours aussitôt qu'il est terminé), les cours embrassent une infinité de sujets, depuis l'art jusqu'à la zoologie, que l'interprète aura peut-être un jour à aborder.

Voici un échantillon des principaux sujets enseignés à l'École supérieure d'interprètes de l'Université de Paris : économie politique, droit civil international, littérature mondiale, terminologie économique en plusieurs langues, procès-verbaux et comptes rendus, conversation. À un étudiant qui croit parler déjà telle langue étrangère à la perfection, ce dernier cours donne, à première vue, l'impression qu'il aura tous les jours l'occasion de sommeiller un moment. Mais il s'aperçoit rapidement que, pour réussir dans l'interprétariat, le langage courant n'est qu'un point de départ. Dans la classe de conversation, on le bombarde d'expressions argotiques ou humoristiques, d'idiotismes prononcés avec des accents différents, pour l'amener à réagir automatiquement sans chercher ses mots. Les principales langues européennes sont toujours les plus demandées, mais on forme de plus en plus d'interprètes dans celles d'autres pays jouant un rôle important sur la scène mondiale : japonais, arabe, hébreu, etc.

Tous les risques et les obstacles de la carrière sont cependant compensés par des avantages impressionnants : des salaires très élevés, entre 51 \$ et 81 \$ par jour, des allocations pour frais de voyage, etc., et le fait d'être aux premières loges pour assister au déroulement de l'histoire. Le poste le plus envié est celui d'interprète personnel d'un chef d'État. Le candidat doit posséder non seulement une grande habileté linguistique, mais toutes les autorisations nécessaires pour avoir accès aux documents les plus secrets, sans compter la confiance absolue du personnage en question. Quelques-uns de ces assistants finissent par compter au nombre des personnalités les plus stables d'un gouvernement. Constantin Andronikof, interprète officiel des Affaires étrangères françaises pendant plus de 20 ans, fut l'interprète du général de Gaulle en maintes occasions historiques, et il a conservé son poste après l'accession de M. Georges Pompidou à la présidence. Donald Barnes, chef du service d'interprétariat au ministère des Affaires étrangères des États-Unis, a travaillé pour les présidents Eisenhower, Kennedy, Johnson et Nixon. Et Victor Sukhodrev, qui accéda au même poste en URSS sous la présidence de Khrouchtchev, est toujours la voix par laquelle s'expriment, en anglais, les grands chefs soviétiques en voyage.

QUELQUES MOIS AVANT LA FIN de la guerre, au cours d'un banquet qui clôturait la conférence de Yalta, Staline se leva, un verre en main :

— À la santé des gens dont le travail est particulièrement ardu, dit-il. Je parle de ceux à qui nous nous fions pour transmettre la moindre de nos paroles et qui même ce soir où nous

---

\* L'École supérieure d'interprètes, qui dépend de l'Université de Paris, et l'École d'interprètes, qui dépend de la Chambre de commerce de Paris.

L'interprète ne se contente pas de traduire littéralement les paroles prononcées. Ce qui compte, c'est le sens de ces paroles aussi bien que l'art de rendre leur valeur, et l'interprète devient souvent l'alter ego de l'orateur. Les délégués qui écoutent un orateur passionné ne sont jamais surpris de constater que l'homme enfermé dans sa cage de verre gesticule avec une égale ardeur. Comme le dit Alexandre Blokh, de l'UNESCO :

– On est tellement pris que, si l'orateur crie, on a mal à la gorge!

Presque tous les interprètes s'abonnent à une foule de périodiques étrangers, afin de se perfectionner dans la connaissance des langues et de se mettre au courant des expressions et des mots nouveaux. Certains se spécialisent dans des domaines hautement techniques et deviennent presque des experts. Le seul but de ce travail personnel, qui n'a jamais de fin, est de placer l'interprète à peu près au niveau culturel de l'homme dont il traduit les paroles.

– Nous ne serons jamais capables d'effectuer une transplantation cardiaque, explique Mlle Danica Seleskovitch, directeur adjoint de l'École supérieure d'interprètes de l'Université de Paris, mais nous devons absolument posséder une terminologie suffisante pour l'expliquer en détail.

Pour la plupart des interprètes, les moments vraiment déroutants sont ceux où l'orateur fait une plaisanterie basée sur un jeu de mots intraduisible.

– Il n'est guère de point, dit Mlle Seleskovitch, sur lequel les gens se montrent plus chatouilleux que leurs plaisanteries. Et rien n'est plus gênant pour l'interprète que de voir un orateur, gagné par sa propre drôlerie, céder au fou rire pendant que tout le monde dans la salle le regarde, les yeux ronds.

Il lui est arrivé, dans un cas désespéré, de sauver discrètement la situation en déclarant à l'auditoire embarrassé :

– L'orateur vient de faire un jeu de mots absolument intraduisible. Vous lui feriez certainement grand plaisir en riant.

À son indicible soulagement, tout le monde éclata de rire.

Les difficultés ne se dissipent pas toujours de façon aussi heureuse. Le vocabulaire corsé de Khrouchtchev mettait constamment à l'épreuve le talent de Victor Sukhodrev. Son Waterloo survint le jour où M. K., ayant enfin compris que les expressions qu'il employait étaient diplomatiquement édulcorées, protesta :

– Je n'ai pas dit « canailles », j'ai dit « salopards »!

C'est seulement au début de notre siècle que l'art de l'interprétariat a pris son essor. Jusqu'alors les échanges entre pays étaient assurés par des diplomates de carrière, d'ordinaire en secret et presque toujours en français. À la fin de la guerre de 1914-1918, chefs d'État et chefs de gouvernement s'étant rencontrés à la Conférence de la paix, à Versailles, s'aperçurent qu'ils avaient les plus grandes difficultés à se comprendre. Des conférences qui auraient dû ne durer que quelques heures se traînaient beaucoup plus longtemps.

La Société des Nations abandonna la diplomatie secrète, ouvrant une ère nouvelle dans les affaires internationales, mais elle n'était pas pour autant débarrassée de l'entrave des langues. Un délégué se levait pour parler en français. Un interprète prenait des notes. Quand le délégué avait terminé, l'interprète se levait à son tour pour répéter en anglais ce qui venait d'être dit. Un discours d'une heure, qui aurait pu être simplement ennuyeux, devenait accablant quand il en durait deux, et les gens qui disaient que la SDN finirait par mourir de parolotes n'avaient pas complètement tort.

La traduction simultanée changea tout cela, et l'équipement relativement simple qu'elle demande permet aujourd'hui son emploi régulier dans 85 % des réunions internationales. L'orateur parle dans un microphone relié à une cage de verre insonorisée, placée tout au bord de l'hémicycle où siège l'assemblée. Dans cette cage se tient l'interprète, qui, devant un second microphone, traduit le discours pour ceux qui ne comprennent pas la langue utilisée et qui ont à l'oreille un écouteur pas plus grand qu'un audiophone pour les gens durs d'oreille.

Si des gens de nationalités différentes se trouvent dans l'auditoire, il suffit, pour que chacun participe à la séance, que soit prévu un interprète pour chacune des langues utilisées, des cabines supplémentaires ainsi que des canaux de transmission avec cadrans de sélection à la place de chaque auditeur.

À l'intérieur de la petite cabine, néanmoins, l'atmosphère est invariablement tendue à l'extrême, et c'est dans celle de l'interprète d'allemand que cette tension est, en général, à son comble. Comme dans cette langue, à l'encontre du français ou de l'anglais, le verbe se place à la fin des phrases, celui qui a charge de traduire se trouve dans l'incapacité de prévoir ce que va dire l'orateur. Si la phrase est longue et tortueuse, des minutes exaspérantes s'écoulent avant qu'il lui soit même possible de la comprendre. On

## ILS DOUBLENT LA VOIX DES GRANDS

raconte l'histoire d'un interprète qui sombra dans un silence total tandis que le délégué allemand lisait page après page le discours qu'il avait préparé. Quelqu'un finit par faire irruption dans la cage :

– Mais, pour l'amour du ciel, que dit-il?

– Je n'en sais rien, répondit l'interprète accablé. Tous les verbes sont à la dernière page.

Certains pensent que la difficulté, vieille comme le monde, de traduire le mieux possible d'une langue dans une autre les pensées humaines va disparaître avec l'ère électronique. En 1966, le Conseil national de la recherche des États-Unis publia ses découvertes concernant l'efficacité d'une machine à traduire dont la mise au point avait coûté dix ans de travail et 19 M\$. Selon le rapport, elle était de 21 % plus lente qu'un interprète humain expérimenté.

Mais quand on en vient aux subtilités, la machine elle-même se charge de démontrer mieux que personne pourquoi les professionnels de talent ne risquent pas d'être évincés. À l'occasion d'une démonstration, les inventeurs demandèrent à un homme d'État de confier à cette machine une phrase, n'importe laquelle. Il choisit « L'esprit est ardent, mais la chair est faible ». Ces mots, en anglais, entrèrent dans la machine, accompagnés de lumières clignotantes et de ronronnements impressionnants, et il en sortit une feuille de papier sur laquelle on put lire lire, en français : « La vodka est forte, mais la viande est pourrie. »

Winston Churchill dit un jour :

– Le bla-bla-bla est préférable au pan-pan-pan.

Seuls, les interprètes de conférences, véritables catalyseurs de la communication internationale, rendent ce bla-bla-bla possible et, grâce à leur petite confrérie anonyme, le monde est un peu moins menacé.

---

Source : *Sélections du Readers Digest*, vol. 48, n° 287, 1971, p. 121-129. Titre original : « The Voice From the Glass Booth »